

JESSICA GORGEART

LES FILLES DE
L'AUBE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
euthena.com qui ont permis à ce livre de
voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042528706

Dépôt légal : mars 2026

*À l'homme de ma vie qui m'a donné le courage de devenir
moi-même*

« Ce que l'amour a tissé, nul ne peut le défaire. »
Khalil Gibran

Avant-propos

Avant-propos : à lire comme on ouvre une porte oubliée.

Il fut un temps que les horloges ont désappris à compter, où le monde s'équilibrait entre deux souffles : celui du soleil et celui de la lune. De cette union fragile naquirent deux enfants. Non pas pour régner. Ni pour sauver. Mais pour rappeler.

Rappeler au monde ce qu'il avait perdu : la joie simple, la vérité des liens, la lumière douce qu'un regard peut déposer sur une autre âme.

Mais nul être de lumière ne grandit sans traverser l'ombre. Les deux filles furent séparées. L'une placée sous l'éclat rassurant des jours, l'autre bercée par les silences mouvants de la nuit.

Chacune devint l'écho manquant de l'autre. Et la vie, malgré l'amour donné, ne fit que creuser ce manque ancien, invisible mais brûlant.

Pas de souvenirs. Pas de visages. Juste un souffle. Un frisson. Deux couvertures bleues brodées d'oubli et d'attente.

Pourtant, les anciens le savaient. Ils le chuchotaient dans les rides des arbres, les rêves des chats, le vent au seuil des maisons endormies :

Un jour viendra où les filles de l'aube se retrouveront. Et quand leurs cœurs battront à l'unisson, quand leurs mains se frôleront comme on referme un cercle, alors les étoiles elles-mêmes se souviendront de leur nom.

Ceci est une histoire de retrouvailles. Entre deux sœurs. Entre le jour et la nuit. Entre le passé et l'avenir.

Mais peut-être, aussi, une histoire de retrouvailles avec vous-même.

Car chacun porte en lui une part oubliée. Un jumeau d'âme enseveli sous les habitudes, les silences, les renoncements.

Et parfois, il suffit d'un souffle, un livre, une phrase, un regard, pour que l'aube reparaisse.

Ici commence l'histoire.

Tendez l'oreille. Mais surtout... écoutez avec le cœur, là où chantent les prophéties.

Fripouille

On dit parfois que certaines rencontres nous choissent avant même que nous ayons le temps de tendre la main.

Pour Cassandra, ce fut un matin frissonnant d'automne, quelques jours seulement après le décès de sa mère, alors que le jour se levait à peine, pâle et fragile comme une page blanche.

Un matin qui n'osait pas faire de bruit, de peur d'effleurer une tristesse encore fraîche.

Elle s'était levée tôt, sans raison. Peut-être parce que le sommeil s'était mis à tournoyer autour d'elle sans jamais se poser. Peut-être parce que le vide d'une maison trop calme ressemble parfois à un appel.

Cassandra ouvrit la porte d'entrée, juste pour laisser passer un peu d'air, pour vérifier que le monde existait encore dehors.

Et c'est là qu'elle vit une petite chatonne blanche, délicate et hésitante qui se tenait sur le seuil. Elle était si fine qu'on aurait cru qu'un souffle trop fort pouvait la renverser. Sa fourrure claire vibrait à peine dans le vent du matin. Et sur son dos, une tache noire en forme de cœur dessinait quelque chose de si précis, si tendre, qu'un frisson la traversa sans qu'elle sache pourquoi.

La chatonne leva ses yeux vert doré. Un regard timide, craintif... mais incroyablement profond. Un regard qui semblait dire *je ne devrais pas être ici* et aussi : *s'il te plaît, vois-moi*.

Cassandra sentit sa poitrine se resserrer. Elle s'accroupit, très lentement.

— Bonjour, murmura-t-elle, sa voix encore pleine de ce deuil trop récent.

À ce mot doux, presque inaudible, la petite chatte hésita. Ses petites épaules frémirent. Elle recula d'un pas. Puis avança d'un autre. Comme un cœur qui n'a pas l'habitude d'être accepté.

Cassandra tendit sa main. La chatonne resta immobile un instant, un souffle de monde suspendu, puis approcha son museau et effleura sa paume avec une délicatesse bouleversante. Le contact dura une seconde. Mais il ouvrit tout un paysage intérieur. Cassandra sentit une chaleur douce envahir

son ventre, quelque chose de fragile renaître au creux d'elle, un début d'apaisement.

Elle prit la chatonne contre elle. Si légère, si petite, si discrète. Elle vibrait d'un ronronnement timide, un murmure à peine audible. Ici, tout était douceur et retenue.

— Fripouille... murmura Cassandra sans même réfléchir.

Le nom glissa dans la pièce comme un rayon d'aube. La petite chatte leva doucement les yeux, comme si elle acceptait ce baptême avec une gratitude silencieuse. Cassandra referma la porte derrière elles. Et la maison, soudain, sembla respirer autrement. Comme si un fil invisible venait de se nouer, délicat mais solide.

Fripouille se blottit sous son menton, petite lumière blanche au cœur d'un matin gris. Et Cassandra comprit, dans un souffle, qu'en ce jour où le chagrin menaçait de tout engloutir, quelqu'un venait de choisir d'entrer. De rester. De l'aimer sans demander.

Depuis ce jour, elles avançaient ensemble comme une constellation à deux points. Fripouille écoute, veille, avertit. Cassandra, souvent silencieuse, lui confie ce qu'elle n'a jamais su dire à voix haute.

Il existe entre elles une magie discrète, une de celles qui transforment la solitude en force, le quotidien en lumière.

Murmures de papier

La première alarme chanta à 5 h 30. Un carillon discret, presque timide, que Cassandra Arnal n'avait jamais besoin de faire répéter. La maison, encore endormie, respirait l'odeur de pierre fraîche, de bois ancien et de lavande séchée. Elle était rangée, immaculée. Chaque objet avait sa place. Le salon sentait la cire et le pin. Cassandra y retrouvait un sentiment de contrôle, de stabilité. Ici, rien ne débordait. Ni la vaisselle ni les émotions.

Dans la cuisine silencieuse, le plancher craqua sous ses pas. Elle remplit la bouilloire, pesa exactement quatre grammes de thé vert, et lança un tableur sur son ordinateur : une constellation de formules qu'elle seule comprenait.

Fripouille, boule de neige au regard attentif, surgit sur le rebord de la fenêtre, sa queue noire s'enroulant autour de ses pattes comme un accent posé. Elle cligna des yeux vers l'aurore. Cassandra, souriant à peine, versa ses croquettes avec soin, caressa la petite tache noire en forme de cœur sur son dos, puis la regarda s'installer avec grâce, silencieuse et digne comme une princesse.

Dans le salon, la lumière de l'aube effleurait les murs couleur sable. Cassandra s'installa à sa table de bois blond et ouvrit son carnet noir. Elle y nota trois choses pour lesquelles elle se sentait reconnaissante. Un rituel discret, presque sacré. Son geste quotidien contre la froideur qu'on lui prêtait.

À 6 h 15, elle enfila son manteau noir, ajusta son écharpe grise, et prit la petite route qui serpentait entre les vignes nues et les oliviers frémissants. La Twingo blanche, poussiéreuse mais fidèle, ronronnait comme un patient fragile. La radio murmurait un nocturne de Chopin ; la musique lissait doucement les contours de ses pensées.

Le portail bleu cyan de la Maison de l'Enfance à Uzès s'ouvrit sur une cour gravillonnée. Deux platanes vénérables tendaient leurs bras pour protéger l'entrée du mistral. L'odeur du café, mêlée à celle de la terre froide, offrait au lieu une chaleur discrète.

Virginie, tout en gestes rapides et sourire franc, l'accueillit d'un signe :

— Le dossier Boissy est à clôturer, Cass. J'ai ajouté les pièces manquantes dans ton casier.

Plus loin, Dalia faisait chauffer une bouilloire, son rire ample flottait comme un rayon de soleil hivernal. Cassandra, d'un hochement de tête, salua ce petit monde. Puis elle se réfugia dans son bureau : un havre d'ordre et de douceur où stylos colorés, carnets à tranche dorée et chemises pastel formaient un damier apaisant.

La matinée défila au rythme des confidences et des douleurs : une mère épuisée par deux emplois, un adolescent au silence trop épais, une grand-mère déboussolée. Cassandra parlait peu. Ses silences étaient des refuges. Ses questions, des cordes jetées avec douceur pour tirer l'autre vers la rive. Quand elle écrivait, sa main courait vite, comme pour ne pas perdre une miette de détresse confiée.

À 12 h, elle déclina l'invitation de ses collègues à la brasserie du Cours. Elle préférait son banc, à l'ombre d'un vieux figuier derrière l'ancienne cathédrale. Une salade, un carnet dans la poche, le bruissement des pigeons et la lumière oblique composaient un paysage assez vaste pour sa solitude.

Elle leva les yeux vers le ciel. Un martinet dessinait une boucle nette, comme une question. Et un soupir monta. Ce vide, toujours ce vide, tapi entre deux battements de cœur.

L'après-midi s'écoula dans une clarté presque immobile. Au bureau, Cassandra retrouva le calme tiède des heures post-méridiennes. Les conversations s'étaient adoucies, les chaises reculaient moins brusquement, et même les imprimantes semblaient respirer plus lentement. Elle se plongeait dans ses dossiers avec cette précision silencieuse qui la caractérisait : relire, corriger, ajuster, apporter un peu d'ordre là où la vie en manquait.

Par moments, son regard se perdait au-delà de l'écran, accroché à la fenêtre où passaient des nuages effilés. Une sensation étrange lui effleurait la poitrine, un frémissement ancien qu'elle n'arrivait ni à nommer ni à chasser. Quelque chose en elle manquait d'air, comme si une porte invisible attendait qu'on l'ouvre.

Vers 16 h, un appel la retint plus longtemps. Une assurée âgée, la voix chancelante, perdue dans un dédale administratif. Cassandra l'écouta comme on écoute un secret, avec cette douceur appliquée qui rassure même quand les mots

ne suffisent pas. Quand elle raccrocha, elle resta quelques secondes immobile, le combiné encore contre sa joue, comme pour recueillir la dernière vibration de la voix.

La fin de journée glissa doucement. Les néons crépitèrent une fois, signal discret de repli. Elle rangea son bureau, enfila sa veste, salua d'un sourire las mais sincère. Dans le couloir, l'odeur de café refroidi se mêlait à une pointe de lavande. Le ciel, derrière les vitres, prenait des teintes mauves qui lui serrèrent le cœur sans raison. Elle ne savait pas encore pourquoi.

Le crépuscule teintait les pierres du mas d'une douceur rose. Devant la boîte aux lettres, Fripouille l'attendait, queue dressée comme un point d'interrogation, les yeux mi-clos, et miaula doucement, presque solennelle.

Cassandra la caressa, puis ramassa le courrier. Au milieu des prospectus, une seule enveloppe : crème, sans timbre, scellée de cire. Elle la prit du bout des doigts. Un souffle froid lui effleura l'échine.

Elle ne l'ouvrit qu'une fois la routine du soir accomplie. Fripouille nourrie, chaussures rangées, tasse nettoyée, elle s'assit dans la cuisine où la lumière du plafonnier formait un halo tiède. La cire céda sous la lame d'un vieux coupe-papier. Une photographie tomba doucement sur la table : une femme aux cheveux couleur d'étoile, tenant deux nourrissons devant une maison de pierre baignée par une rivière.

Au dos, une adresse : Mas des Sources – Val d'Ardèche. Et, en lettres penchées, une phrase : *Tu n'es pas seule.*

Le monde parut ralentir. Cassandra sentit son cœur cogner, son souffle suspendu. Ce visage... ce regard... Il y avait en cette femme quelque chose d'elle... Et de quelqu'un d'autre.

Elle leva enfin les yeux. Dehors, la nuit saupoudrait la garigue d'étoiles neuves. Fripouille grimpa sur la table, s'assit face à la photo et ne bougea plus.

Une voix intérieure s'éleva. Claire, impérieuse. *Commence à chercher.* Et pour la première fois, Cassandra, la méthodique, ne fit ni plan ni tableau. Elle savait simplement qu'elle obéirait.